



Argumentation et Analyse du Discours

9 | 2012

L'analyse du discours entre critique et argumentation

Les visées de l'argumentation et leurs corrélats langagiers : une approche discursive

The Aims of Argumentation and their Linguistic Correlates: A Discursive Approach

Raphaël Micheli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/1406>

DOI : 10.4000/aad.1406

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Raphaël Micheli, « Les visées de l'argumentation et leurs corrélats langagiers : une approche discursive », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 15 octobre 2012, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1406> ; DOI : 10.4000/aad.1406

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2019.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les visées de l'argumentation et leurs corrélats langagiers : une approche discursive

The Aims of Argumentation and their Linguistic Correlates: A Discursive Approach

Raphaël Micheli

Introduction

- 1 L'objectif du présent article est de contribuer au débat portant sur la définition que l'on octroie à la notion d'« argumentation » et de s'interroger sur les conditions d'observabilité des processus argumentatifs dans la matérialité langagière. Ce questionnement théorique et méthodologique est abordé dans le cadre tracé par les approches discursives de l'argumentation qui se développent actuellement au sein de l'espace francophone des sciences du langage¹. Le terme « discursif » est entendu dans un sens volontairement large : son usage vise ici uniquement à délimiter de façon schématique un vaste ensemble de travaux qui envisagent l'argumentation comme « un fait de discours, relevant de la pratique du langage en contexte » (Plantin 1996 : 18), et non comme une composante intrinsèque du sens des énoncés². Malgré leur caractère à première vue hétérogène, ces travaux présentent indéniablement un « air de famille » : au-delà des traditions théoriques particulières qu'ils sont susceptibles de mobiliser et des types de données qu'ils prennent pour objet, ils se rejoignent sur deux orientations méthodologiques majeures (quand bien même celles-ci ne sont pas toujours formulées de manière explicite par les chercheurs). (1) Pour ce qui est de la sélection des données, ces travaux cherchent à saisir l'argumentation à partir de textes, réunis en des corpus dont la cohérence tient à différents critères qui peuvent être recoupsés : critère générique (qui délimite un corpus en fonction du genre de discours particulier au sein duquel les locuteurs argumentent et contre-argumentent), critère thématique (qui délimite un corpus en fonction de la question à propos de laquelle les locuteurs

s'affrontent), etc. Le maniement de tels corpus – rassemblant des textes dont on interroge, d'une façon ou d'une autre, l'inscription dans des pratiques sociales – constitue très certainement une spécificité des approches discursives de l'argumentation, par rapport à d'autres approches langagières abordant celle-ci à partir d'enchaînements d'énoncés (attestés ou construits) dont le co(n)texte n'est pas déterminant. (2) Pour ce qui est du « grain » de l'analyse, ces travaux se signalent par l'attention soutenue qu'ils accordent à la matérialité langagière. Il ne s'agit pas seulement, sur la base des textes soumis à l'analyse, d'abstraire des types d'arguments, que l'on représente sous la forme d'une suite de propositions : il convient aussi de décrire la façon dont une argumentation exploite les ressources de la langue (des choix lexicaux aux structures syntaxiques en passant par les modes d'inscription énonciative du locuteur et de l'allocutaire). Cet objectif, qui passe par la mobilisation explicite de catégories descriptives élaborées au sein même des sciences du langage, distingue les approches discursives d'autres approches qui – bien que considérant aussi l'argumentation comme un « fait de discours » – ne se donnent pas pour tâche de rendre compte de l'« épaisseur » de celle-ci en termes de matérialité langagière.

- 2 Si l'on considère ces approches discursives de l'argumentation, on note que plusieurs travaux récents se proposent d'apporter une contribution théorique et méthodologique générale. Ces travaux ont en effet pour caractéristique de ne pas en rester à l'analyse locale de tel processus argumentatif au sein d'un corpus donné. Ils entendent aussi s'attaquer de manière frontale à un questionnement de plus large portée qui, comme nous l'avons suggéré en ouverture, concerne
 - la définition de la notion d'« argumentation » : quelle définition convient-il de se donner si, dans une optique discursive, on adhère au postulat de base selon lequel l'argumentation relève fondamentalement de la « pratique du langage en contexte » ?
 - la pertinence de la définition adoptée sur le plan empirique : en quoi celle-ci contribue-t-elle à rendre le phénomène de l'argumentation observable dans la matérialité langagière ?
- 3 De telles interrogations sont explicitement au cœur des importants travaux consacrés à l'élaboration d'une théorie de l'« argumentation dans le discours » (Amossy 2010 [2000]), d'un modèle « dialogal » de l'argumentation (Plantin 1996b, 2005, 2012 ; Doury 2003, 2004) ou encore d'une « rhétorique antilogique » (Angenot 2008).
- 4 Dans un tel contexte, nous nous proposons de poursuivre ici une réflexion en cours³ consacrée aux enjeux théoriques et méthodologiques d'une approche discursive de l'argumentation. Notre intention est, plus précisément, de reprendre deux problèmes souvent débattus par les linguistes qui tentent de penser l'argumentation comme un « fait de discours ». (1) Peut-on, sur le plan pragmatique, identifier une (ou plusieurs) visée(s) permettant de saisir ce que l'argumentation, en tant que « fait de discours », a de spécifique par rapport à d'autres faits de discours ? (2) Peut-on corrélater les visées identifiées sur le plan pragmatique avec des formes relativement stables qui assurent le caractère « reconnaissable » de l'argumentation dans la matérialité langagière ? Sur la base de ce double questionnement, le propos s'articulera en deux temps majeurs. Dans un premier temps, on abordera la question pragmatique des visées de l'argumentation en faisant apparaître les difficultés auxquelles conduit l'idée – très largement répandue – selon laquelle on peut saisir ce que l'argumentation a de spécifique en la définissant comme un discours visant à produire chez l'allocutaire un changement d'attitude par rapport à un point de vue. Renonçant à cette idée, nous soutiendrons – notamment à la suite des travaux d'Angenot – que l'argumentation se laisse mieux

circonscrire à l'aide d'une visée de justification et d'une visée de positionnement : ces deux visées permettent de subsumer sous la notion d'« argumentation » un très grand nombre d'usages argumentatifs empiriquement observables, et cela d'une manière à la fois économique et rigoureuse. Dans un deuxième temps, on s'interrogera sur les corrélats de ces deux visées dans la matérialité langagière. Pour ce qui est de la visée de justification, on partira de la relation d'étayage, souvent donnée comme définitoire de l'argumentation lorsque celle-ci est envisagée en tant que mode spécifique d'agencement des énoncés au sein du texte. On tentera d'identifier quelques-uns des problèmes que soulève la description de cette relation d'étayage, puis on évoquera les problèmes soulevés par l'applicabilité des catégories traditionnelles de l'analyse argumentative pour une approche discursive. Pour ce qui est de la visée de positionnement, on partira de l'idée selon laquelle la relation entre un discours et un contre-discours est constitutive de l'argumentation. On se demandera comment cette relation peut être concrètement observée par le linguiste, et en quoi l'importance accordée à la visée de positionnement influe sur la construction des corpus soumis à l'analyse argumentative.

La question pragmatique des visées de l'argumentation

- 5 On s'accordera sans doute sur le fait qu'une approche discursive implique l'adoption d'une perspective pragmatique et envisage l'argumentation comme une activité verbale, orientée vers l'accomplissement d'une (ou de plusieurs) visée(s). Utilisé dans un sens volontairement peu spécifique, le terme « pragmatique » désigne ici non pas un sous-domaine particulier des sciences du langage, mais bien – à un niveau beaucoup plus général – un mode d'appréhension du langage. Ce mode implique minimalement de considérer, pour un fait de langage donné, « les diverses fins auxquelles les sujets parlants peuvent le faire servir » (Ducrot et Schaeffer 1995 : 776). Notre propos n'est pas d'entrer dans un débat sur les différences qui, au sein d'une théorie pragmatique du langage, peuvent exister entre les notions de « visée », de « but », d'« intention », etc. Nous partons simplement d'un constat, qui résulte d'une étude métathéorique de la construction de la notion d'« argumentation » au sein des études argumentatives actuelles : dans leur immense majorité, les théories ont recours à un critère pragmatique et font de l'octroi d'une visée une étape nécessaire à la définition de la notion. Il nous semble ainsi qu'au-delà des controverses définitionnelles parfois vives auxquelles on assiste dans le champ des études sur l'argumentation, il y a un très large consensus quant à la pertinence théorique de ce que nous appellerons désormais la question pragmatique des visées : « A pragmatic approach begins by asking : what *purpose(s)* does argument serve ? » résume Ralph Johnson (2000 : 148-149).

Produire chez l'allocutaire un changement d'attitude par rapport à un point de vue : une visée définitoire ?

- 6 Notre hypothèse de départ est que la plupart des approches qui tentent de saisir l'argumentation comme une activité verbale orientée vers l'accomplissement d'une visée se rejoignent – fût-ce de manière implicite – sur l'idée suivante : la visée de l'argumentation consiste fondamentalement à produire un effet sur l'allocutaire, et cet

effet peut être typiquement caractérisé comme un changement d'attitude de l'allocutaire par rapport à un point de vue. C'est là un postulat qui, lorsqu'on prend la peine de le formuler à ce niveau de généralité, constitue un point de consensus tacite entre des approches qui, sur des points plus spécifiques, semblent s'opposer les unes aux autres. On s'empressera d'ajouter qu'en pratique, le ralliement à ce postulat général se traduit de manière très diverse selon les approches. Comme nous allons tenter de le montrer ci-après, on peut préciser les choses en fonction des réponses que donne chaque paradigme théorique aux trois questions suivantes :

- 7 (a) Premièrement, si l'on considère que l'effet visé par l'argumentation est un « changement d'attitude » de l'allocutaire, quelle est au juste la nature de ce « changement » ? On observe qu'il peut être caractérisé diversement en fonction de son degré de radicalité. L'argumentation vise-t-elle nécessairement à ce que l'allocutaire adhère à une thèse à laquelle il n'adhérait pas auparavant, ou à l'égard de laquelle son jugement était suspendu ? Peut-elle simplement viser à augmenter l'intensité d'une adhésion déjà acquise ? Ou encore, peut-elle servir à modifier la représentation que se fait l'allocutaire d'un objet de discours donné, ce qui n'implique pas forcément l'adhésion à une thèse spécifique ?
- 8 (b) Deuxièmement, quelle est au juste la nature du « point de vue » à propos duquel l'argumentation vise à produire un changement d'attitude chez l'allocutaire ? Ce « point de vue » se matérialise-t-il forcément sous une forme propositionnelle (auquel cas on parle typiquement de « thèse » ou de « conclusion » et – dans la littérature anglophone – de *claim* ou de *standpoint*) ? Peut-il s'agir, plus largement, de la construction d'un objet de discours, présenté sous un certain éclairage par le locuteur, mais qui n'est pas formulé de manière propositionnelle et ne laisse guère reconstruire sous une telle forme ? Nous utilisons ici « point de vue » comme un terme générique, permettant de neutraliser provisoirement ces différences.
- 9 (c) Troisièmement, si l'on part de l'idée que l'argumentation vise fondamentalement à provoquer un changement d'attitude de l'allocutaire par rapport à un point de vue, avec quels type de moyens faut-il corréliser l'accomplissement de cette visée ? Comme on pourra le constater, les approches normatives issues de la logique et de la dialectique tendent, sur ce point, à être plus restrictives que les approches descriptives issues de la rhétorique et des sciences du langage : les premières exigent, pour que l'on puisse parler d'« argumentation », que l'accomplissement de la visée passe par le recours à un mode d'agencement spécifique des propositions selon une relation d'étayage, octroyant à celles-ci les statuts interdépendants de « prémisses » et de « conclusion ». Les secondes sont davantage promptes à considérer les ressources subjectives et émotionnelles du discours (*ethos* et *pathos*), ainsi que la capacité du discours à schématiser, à présenter le réel sous un certain éclairage, sans que cela implique forcément une relation d'étayage entre les propositions dans la mise en texte.
- 10 (a) Nature du changement d'attitude de l'allocutaire, (b) nature du point de vue à propos duquel il y a changement d'attitude, (c) corrélation de la visée avec des moyens permettant de l'accomplir : l'examen du type de réponse donné à chacune de ces trois questions permet, on le verra, de distinguer différentes manières de construire la notion d'« argumentation ». Cela n'empêche pas, répétons-le, de déceler une forme de convergence autour de l'idée selon laquelle l'un des critères définitoires de l'argumentation réside dans le fait que le locuteur vise à produire chez l'allocutaire un changement d'attitude par rapport à un point de vue. Or cette idée, aussi pertinente

soit-elle pour décrire certains usages argumentatifs, doit être remise en question lorsqu'on en vient à une définition générale de l'argumentation. Le problème qu'elle pose peut être formulé ainsi : selon le sens précis qu'on lui donne, elle a pour conséquence soit une conception trop étroite de l'argumentation, soit une conception trop large. Examinons ces deux cas, en faisant référence à des positions théoriques soutenues dans le champ contemporain des études sur l'argumentation.

Première critique : une définition trop étroite de l'argumentation

- 11 Une première option théorique consiste (a) à qualifier le « changement d'attitude » de l'allocutaire de façon relativement radicale, à (b) saisir le « point de vue » de façon ciblée, comme s'exprimant dans une proposition et, enfin, (c) à corréler la visée de produire un changement de point de vue chez l'allocutaire avec un ensemble limité de moyens verbaux. On prendra ici l'exemple de deux paradigmes influents se développant dans la recherche anglophone d'obédience normative : la logique informelle et la pragma-dialectique. On parle, pour saisir le « changement d'attitude », de « convaincre » - « The argumentation is aimed at convincing the listener or reader of the acceptability of [a] standpoint » (van Eemeren 2003: 2) - ou, plus rarement, de « persuader » - « An argument is a type of discourse or text [...] in which the arguer seeks to persuade the Other(s) of the truth of a thesis » (Johnson 2000: 168). Pour que l'on puisse parler d'argumentation, cet effet de conviction/persuasion doit, précisent les auteurs, être recherché à l'aide de moyens verbaux spécifiques, à savoir l'étayage d'une proposition par une (ou plusieurs) proposition(s) - van Eemeren et Grootendorst parlant de « putting forward a constellation of propositions justifying or refuting the proposition expressed in the standpoint » (2004 : 1), et Johnson de « producing reasons that support [the thesis] » (2000 : 168).
- 12 On a ici affaire à des conceptions de l'argumentation qui se basent sur la notion de « changement d'attitude » de l'allocutaire, prise au sens fort : nous parlerons, par commodité, de théories associant une visée persuasive⁴ à l'argumentation. Or, si l'on fait de la visée persuasive un critère définitoire de l'argumentation, on rencontre un problème : parmi les nombreux discours qui semblent relever de l'argumentation, beaucoup n'apparaissent pas être prioritairement orientés vers une telle visée. L'objection consiste à dire, sur la base d'une observation empirique, qu'il n'est pas certain que les locuteurs qui argumentent visent toujours un effet persuasif. Il est encore moins certain qu'ils parviennent effectivement à le produire. La persuasion (à la fois en tant qu'effet visé et en tant qu'effet produit) semble donc insuffisamment attestée pour qu'il soit légitime de l'ériger en critère définitoire. Marc Angenot est sans doute l'auteur qui soutient ce point de vue avec le plus de force. Il critique le fait d'appréhender l'argumentation « en partant d'une efficace idéale, la persuasion, qui ne se présente qu'exceptionnellement » (2008 : 7). Outre le problème de l'attestation empirique insuffisante, une définition de l'argumentation basée sur la visée persuasive soulève un second problème, corollaire du premier : celui de la rémanence. « Rémanence » désigne ici le fait qu'un phénomène peut persister en dépit de la disparition de sa cause supposée. En l'occurrence, les locuteurs peuvent persister à argumenter (au sens minimal de « avancer des raisons à l'appui d'un point de vue »), quand bien même il n'est pas plausible d'expliquer leur activité par une visée persuasive. En postulant toujours une telle visée, l'analyste se retrouve ainsi confronté à de multiples résidus : il s'agit des discours dont il est contre-intuitif de dire qu'ils ne

relèvent pas de l'argumentation, et qui pourtant ne semblent absolument pas être orientés vers un objectif de persuasion. Ces résidus correspondent principalement à deux grands types de situations. (1) Il y a d'abord les situations de consensus⁵, dans lesquelles les participants à l'interaction manifestent de façon consistante leur accord sur un point de vue donné ; (2) Il y a, inversement, les situations de profond dissensus, dans lesquelles les participants manifestent de façon consistante leur désaccord total sur un point de vue donné, voire verbalisent leur « imperméabilité » persuasive. Dans les deux cas, on est susceptible d'observer une rémanence de l'argumentation : les participants persistent à argumenter alors que la persuasion ne semble pas (ou plus) constituer un enjeu (soit parce que les participants sont d'accord, dans le premier cas, soit parce qu'ils sont d'accord sur le fait qu'ils ne se mettront pas d'accord, dans le second cas).

- 13 En résumé, nous soutenons que les théories qui définissent l'argumentation par une visée persuasive (consistant à produire un « changement d'attitude », au sens fort) s'avèrent excessivement restrictives. La visée persuasive agit à la manière d'un filtre⁶ trop étroit : dans le flux des discours dont on juge le caractère argumentatif, elle a le défaut de ne pas laisser passer des discours que tout incite pourtant à considérer comme relevant de l'argumentation.

Seconde critique : une définition trop large de l'argumentation

- 14 Selon une deuxième option théorique, (a) le « changement d'attitude » de l'allocutaire que l'argumentation vise à produire n'est pas nécessairement radical, (b) le « point de vue » construit par l'argumentation ne se matérialise pas forcément sous la forme propositionnelle d'une thèse et (c) les moyens verbaux utilisés ne se limitent pas à des processus d'étayage de type *claim-reason(s)*. Dans le champ des études argumentatives francophones, cette deuxième option s'incarne de façon exemplaire dans la théorie de l'argumentation dans le discours défendue par Ruth Amossy depuis une dizaine d'années. L'argumentation, selon elle, concerne tout autant les discours visant à « faire adhérer [l'allocutaire] à une thèse » – c'est la « visée argumentative » – que ceux visant à « renforcer⁷ les représentations et les opinions qu'elle [lui] prête, ou simplement [à] orienter [ses] façons de voir ou [à] susciter un questionnement sur un problème donné » (2010 : 36) – c'est la « dimension argumentative ». On voit ici un très net élargissement de la palette des visées que l'on peut associer à l'argumentation, à quoi s'ajoute une non-spécification des « moyens » utilisés (ils sont simplement qualifiés de « verbaux » dans la définition). L'argumentation, résume Amossy, « débordant de toutes parts la parole dont la vocation affirmée est de persuader, est inscrite à même le discours » (2010 : 36). On a ainsi une définition de l'argumentation qui tend à un argumentativisme généralisé : l'argumentation semble devenir – à divers degrés certes – consubstantielle au discours⁸. La critique que nous adresserons à une telle conception est son caractère trop accueillant. Si l'on pose que l'argumentation vise à produire un « changement d'attitude » chez l'allocutaire, que l'on prend cette notion aussi bien au sens fort (« faire adhérer à une thèse ») qu'au sens faible (« orienter [les] façons de voir », « susciter un questionnement ») et, enfin, que l'on ne pose pas de contrainte sur les « moyens verbaux », alors il devient difficile d'isoler des phénomènes spécifiquement argumentatifs dans le flux des discours. Le fait de cumuler « visée » et « dimension argumentative » revient, au final, à faire de l'argumentation une composante intrinsèque de la discursivité. Nous soutenons pour notre part, à la suite

notamment de travaux sur l'agencement textuel (Adam 2004) ou davantage interactionnel (Plantin 1996 et 2005 ; Doury 2003) de l'argumentation, qu'une approche discursive gagne à poser une contrainte séquentielle, selon laquelle l'argumentation implique un « mode d'organisation du discours » relativement spécifique et discriminant.

- 15 En synthèse, les théories qui définissent l'argumentation par la visée du locuteur de produire un « changement d'attitude » chez l'allocutaire et qui comprennent ce « changement d'attitude » *lato sensu* nous semblent excessivement accueillantes. Pour reprendre notre analogie, la notion de « changement d'attitude » agit cette fois à la manière d'un filtre trop large : dans le flux des discours dont on juge le caractère argumentatif, elle a le défaut de laisser passer des discours que tout incite pourtant à considérer comme ne relevant pas de l'argumentation.

Les visées de justification et de positionnement

- 16 Comment, alors, décrire la dimension pragmatique de l'argumentation - car on ne veut pas se dérober à la question frontalement posée par Johnson : « What purpose(s) does argument serve ? » Notre propos ne consiste bien sûr pas - il faut le souligner clairement - à dire que les visées envisagées jusqu'ici (« convaincre », « persuader », « faire adhérer à une thèse », « modifier ou renforcer les représentations »,...) ne sont jamais associées à l'argumentation : elles semblent toutefois davantage liées aux caractéristiques de certains genres discursifs dans lesquels l'argumentation trouve à se développer, qu'à l'activité argumentative *per se*. C'est dire qu'aucune d'entre elles ne peut fonctionner comme le plus petit dénominateur commun des multiples usages de l'argumentation que l'on est susceptible d'observer dans la diversité des genres du discours. Aussi proposons-nous de ne retenir dans la définition de l'« argumentation » que les visées permettant de subsumer sous cette notion - d'une manière aussi économique et rigoureuse que possible - un nombre maximal d'usages du discours que l'on qualifie spontanément d'« argumentatifs ». Il s'agit en l'occurrence, comme le suggèrent les travaux d'Angenot, des visées de justification et de positionnement. On verra que ces deux visées peuvent être corrélées de façon précise à des observables dans la matérialité du langage.
- 17 L'argumentation constitue d'abord pour nous un mode spécifique d'organisation du discours visant à justifier un point de vue à propos duquel un désaccord est tangible ou plausible. On dira donc, avec Angenot, que les locuteurs « argumentent pour se justifier, pour se procurer face au monde une justification [...] inséparable d'un avoir-raison » (2008 : 441) et que la mise en doute de leur point de vue les force à « argumenter, c'est-à-dire à développer un discours de justification » (Plantin 2005 : 53). Il peut sembler à première vue tout à fait consensuel, voire trivial, d'associer à l'activité argumentative une visée justificatoire : c'est un point classiquement souligné depuis Toulmin - « to show that [a claim] is justifiable » (1958 : 97) -, que ce soit dans les travaux de pragmatique dialectique - « [to] justify the acceptability of a standpoint » (van Eemeren et Grootendorst 2004 : 1) - ou de logique informelle - « [to] produc[e] reasons that support [a thesis] » (Johnson 2000 : 169). Il nous semble néanmoins important de (re)mettre l'accent sur cette visée dans le contexte francophone des travaux inspirés de l'analyse du discours. En effet, les approches qui, à l'instar de la théorie de « l'argumentation dans le discours », promeuvent une vision généralisante de l'argumentation ont

tendance à ne pas faire de la justification un critère définitoire. Selon nous, le point essentiel est que cette visée justificatoire est liée à la question fondamentale de la séquentialité : l'argumentation s'accompagne, au niveau textuel, d'une manière relativement spécifique d'agencer les énoncés – ce que nous saisissons plus loin à travers la notion d'« étayage » et qui permet de distinguer minimalement l'argumentation d'autres modes d'organisation du discours.

- 18 La seconde visée que nous aimerions mettre en évidence touche à la question fondamentale du rôle d'autrui dans la définition de l'activité argumentative (à la fois la question de l'allocutaire et, de manière moins personnalisée, celle du discours autre). Nous utiliserons, toujours à la suite d'Angenot, la notion de « positionnement » : les locuteurs « argumentent pour *se situer* par rapport aux raisons des autres en testant la cohérence et la force qu'ils imputent à leurs positions, pour se positionner [...] et se mettre en mesure de résister » (2008 : 441). Ainsi, la seule notion de justification ne suffit pas à saisir pleinement la notion d'argumentation : lorsqu'on argumente, on vise certes à justifier un point de vue, mais cette visée justificatoire s'accompagne d'une visée de positionnement du discours par rapport à un autre discours. Ce discours autre, que l'on désignera par l'étiquette de « contre-discours » pour bien marquer sa fonction structurante dans l'argumentation, peut (a) s'opposer au discours en défendant un point de vue différent sur la même question ou (b) défendre un même point de vue à l'aide de raisons différentes. L'une des questions majeures qui se posent aux approches discursives contemporaines est celle de l'observabilité de la relation discours/contre-discours dans la matérialité langagière : elle sera abordée plus loin.
- 19 Avec ces deux visées (justification et positionnement), nous tentons – pour faire écho à une formule de Marianne Doury – de saisir l'argumentation à un haut niveau de généralité comme un « mode de construction du discours visant à le rendre plus résistant à la contestation » (2003 : 13). Nous ne contestons pas, pour autant, le fait évident que dans certains genres discursifs, ce « mode de construction du discours » est instrumentalisé au service d'une visée persuasive, afin de produire chez l'allocutaire un changement d'attitude par rapport à un point de vue. L'intérêt d'une définition axée sur la justification et le positionnement est que l'on peut subsumer sous la notion d'« argumentation » aussi bien les genres qui comportent un clair enjeu de persuasion que ceux qui n'en comportent pas, ou alors seulement de façon secondaire. On pense ici particulièrement aux genres où l'argumentation remplit une fonction que Blair (2004), prenant l'exemple d'un jugement rendu par un tribunal, qualifie de *rationale-giving* : l'enjeu n'est alors pas tant de « persuader un auditoire » que de « montrer que le jugement rendu dans le cas présent peut bel et bien être justifié sur la base d'un ensemble de critères légalement exigés lorsque l'on rend un jugement » (2004 : 140-141, nous traduisons)⁹.
- 20 Il nous faut maintenant examiner de façon plus précise quels sont les corrélats langagiers que l'on peut associer aux deux visées considérées ici comme essentielles à la définition de la notion d'« argumentation ».

Quels corrélats langagiers pour les visées octroyées à l'argumentation ?

La visée de justification et ses corrélats langagiers

- 21 Sur le plan pragmatique, la justification d'un point de vue constitue l'une des deux visées définitoires de l'argumentation. Celle-ci s'observe, sur un plan davantage textuel, par un mode spécifique d'agencement des énoncés. Une approche discursive de l'argumentation se place alors dans une optique de linguistique textuelle, attentive aux unités intermédiaires de structuration entre l'énoncé et le texte. Elle tente de caractériser celle-ci comme un « regroupement typé » d'énoncés, selon l'expression d'Adam (2011 : 23). Bien sûr, l'approche discursive telle que nous l'entendons ne se résume pas à cette dimension textuelle - on verra plus loin l'importance accordée à la dimension davantage dialogique et interactionnelle relative à la visée de positionnement -, mais elle en (ré)affirme le caractère incontournable.
- 22 L'idée que l'argumentation se traduit, textuellement parlant, par une manière spécifique d'agencer les énoncés doit être quelque peu précisée. Pour que l'on puisse parler d'argumentation, il faut dans cette optique que l'on observe minimalement un certain type de relation entre les énoncés, qui assigne à ceux-ci des statuts distincts. Dans les travaux anglophones, la relation entre les énoncés est principalement saisie par les verbes « to support » et « to justify » ; dans la recherche francophone, on parle de « justifier » ou – ce sera le terme retenu ici – d'« étayer » un énoncé par un autre (ou par d'autres) énoncé(s). La désignation des statuts qui se voient assignés aux différents énoncés dans le cadre de cette relation ne fait pas l'objet d'un consensus terminologique. Pour l'énoncé étayé, on parle le plus souvent – en français – de la « conclusion » ou de la « thèse » et – en anglais – du « claim » ; pour les énoncés étayants, on parle des « arguments », des « prémisses » ou des « raisons ». A cela s'ajoute l'idée que la relation d'étayage est assurée par un énoncé souvent implicite qui garantit le lien entre les prémisses et la conclusion : c'est le « warrant » du schéma de Toulmin ou, dans la majorité des approches francophones inspirées de la rhétorique, le *topos*. Que l'argumentation implique minimalement un réseau d'énoncés dans lequel on peut observer une relation d'étayage assignant aux énoncés les statuts interdépendants de prémisses et de conclusion, est une idée très largement répandue, qu'il peut paraître oiseux de rappeler ici. En effet, dans les approches anglophones relevant de la logique informelle et de la pragma-dialectique, elle est constamment réaffirmée. « In the first instance, an argument appears as a premise-conclusion structure: Reasons are produced to justify a target proposition, which is the conclusion », affirme Johnson (2000: 160), tandis que van Eemeren et Grootendorst évoquent une « constellation of propositions justifying [...] the proposition expressed in the standpoint » (2004: 1). Il semble, en revanche, que les choses sont plus ambiguës dans la recherche francophone sur l'argumentation. Certes, les travaux de linguistique textuelle insistent sur la spécificité séquentielle de l'argumentation - par rapport aux autres types de séquence : narration, description, explication et dialogue (voir Adam 2011), et Plantin, commentant la reprise du schéma de Toulmin et la triade [Donnée/Loi de passage/Conclusion], parle dès 1990 d'une « “cellule argumentative”, articulée aux dimensions d'un texte » (1990 : 33). Toutefois, certaines approches généralisantes tendent à ne plus intégrer une quelconque contrainte séquentielle dans leur définition : l'argumentation

ne s'accompagne plus forcément d'un travail textuel d'étayage, observable dans la matérialité langagière. C'est le cas notamment, nous l'avons dit, de la théorie de l'« argumentation dans le discours » et de la définition de l'argumentation comme schématisation dans les travaux de Grize : si la schématisation est « l'élaboration, par le moyen de la langue, d'un micro-univers que A présente à B dans l'intention d'obtenir un certain effet sur lui » (1982 : 188), elle n'implique pas forcément de relation d'étayage entre les énoncés.

- 23 Notre position est qu'une approche discursive de l'argumentation ne peut faire l'impasse sur ce travail textuel d'étayage des énoncés. Bien sûr, cette dimension ne suffit pas à elle seule à caractériser de façon adéquate le discours argumentatif, mais elle participe de façon tout à fait décisive à le rendre « reconnaissable », non seulement par le chercheur, mais aussi, et de manière cruciale, par les locuteurs ordinaires. Que l'on pense aux « représentations ordinaires de l'argumentation » (Doury 2003) et aux commentaires méta-argumentatifs produits par les locuteurs : il paraît probable que la reconnaissance d'une relation d'étayage participe de façon significative à la catégorisation d'un segment textuel comme relevant de l'argumentation. Ce point apparaît d'autant plus clairement dans les commentaires méta-argumentatifs négatifs qui, sur la base d'une absence d'étayage, refusent d'octroyer à un discours le statut d'argumentation. On réaffirme donc ici la nécessité d'un composant textuel d'étayage dans la définition générale de l'argumentation.
- 24 Il n'en reste pas moins que la saisie concrète de ce composant dans la matérialité langagière reste extrêmement difficile lorsqu'on s'occupe de décrire des données langagières attestées. C'est là un problème méthodologique qu'il est impossible d'aborder ici dans toute sa complexité. On se contentera de soulever rapidement trois questions qui figurent à l'agenda d'une approche prenant au sérieux la question textuelle de l'étayage :
- 25 (a) Il y a d'abord la question de la correspondance entre les unités argumentatives, d'une part, et les unités linguistiques, d'autre part. L'une des difficultés d'une approche langagière de l'argumentation est qu'il n'est absolument pas évident de savoir à quel type exact d'unités linguistiques on a affaire lorsque l'on parle de « prémisses », de « conclusions », de « lois de passage »... Dans l'architecture des faits langagiers, on a tendance à y voir des unités de rang phrastique, mais ce n'est là qu'une des possibilités. Comme le suggère Atayan (2009), les unités argumentatives traditionnellement envisagées peuvent parfois correspondre, dans la matérialité langagière, à des unités infra-phrastiques (proposition subordonnée, apposition nominale, épithète détachée...). Le cas inverse doit aussi être envisagé : les unités fonctionnelles du schéma de l'argumentation peuvent correspondre à des unités supra-phrastiques (groupe de phrases, paragraphes...). Comme le pressentait déjà Plantin dans ses *Essais sur l'argumentation* (1990 : 33-34) en évoquant l'« applicabilité » du schéma de Toulmin pour l'analyse textuelle, la « cellule argumentative » ne « dépend pas d'une forme ou d'un élément textuel déterminé ; elle est aussi bien maquette que modèle réduit, elle correspond aussi bien à un énoncé qu'à un paragraphe ».
- 26 (b) La question de la linéarité est elle aussi complexe. Comme l'ont noté plusieurs auteurs (notamment Grize 1996 : 16-17 ; Adam 2004 : 93 et 2011 : 134), un schéma comme celui de Toulmin ne préjuge pas de l'ordre dans lequel les différents composants vont apparaître dans la matérialité textuelle. On observe, à ce titre, deux ordres séquentiels majeurs : un ordre progressif, selon lequel on passe des prémisses à

la conclusion, et un ordre régressif, selon lequel on part de la thèse et l'on fournit ensuite les raisons censées la justifier. Dans tous les cas, une approche de l'argumentation attentive à la question textuelle de l'étayage doit selon nous affronter cette question de la linéarité. S'y ajoute la possible non-réalisation matérielle des composants du schéma de l'argumentation – c'est la question de l'implicite. Il est bien connu que la « loi de passage » (*topos*) est fréquemment non exprimée, mais la réflexion doit sans doute s'ouvrir tant aux « prémisses manquantes » qu'à la possibilité d'une « conclusion absente » (Dufour 2008 : 110-118).

- 27 (c) Enfin, une approche textuelle doit avancer dans la saisie de l'argumentation non seulement à l'échelle de la séquence (regroupement typé d'énoncés), mais aussi à l'échelle plus large du texte. Pour aller dans ce sens, il convient de se poser la question de la complexité. A partir du schéma de Toulmin et d'une modélisation de la séquence argumentative de base, quelles sont les structures plus complexes que l'on est amené à observer dans des réalisations textuelles effectives ? La recherche anglophone s'intéresse depuis plusieurs années aux *complex argumentation structures* et envisage notamment trois cas de figure (voir Snoeck Henkemans 2003) : l'argumentation multiple- dans laquelle plusieurs prémisses soutiennent une conclusion de façon indépendante -, coordonnée - dans laquelle plusieurs prémisses soutiennent la conclusion de façon interdépendante - et subordonnée - dans laquelle une prémisse soutient une conclusion qui, à son tour, devient une prémisse dans le cadre d'un nouveau mouvement argumentatif. La typologie de ces structures « complexes » est utile, mais on voit qu'elle ne saurait suffire à elle seule pour décrire l'argumentation à l'échelle d'un texte entier : c'est là un chantier encore vaste, auquel une approche comme la nôtre souhaite contribuer.

La visée de positionnement et ses corrélats langagiers

- 28 En tant que mode spécifique d'organisation du discours, l'argumentation implique, outre une visée de justification, une visée de positionnement. Pour citer à nouveau Angenot, les locuteurs « argumentent pour *se situer* par rapport aux raisons des autres » (2008 : 441). Formulée de manière très générale, l'idée est que la relation entre un discours et un contre-discours est constitutive du registre argumentatif. Cette idée fait écho au virage dialectique qu'ont pris de nombreuses approches normatives de l'argumentation dans l'espace anglophone et prolonge, dans le champ des approches langagières de l'argumentation, l'élaboration d'un modèle « dialogal » (Plantain 1996b, 2005 ; Doury 2003, 2004). Au stade actuel de la réflexion, la question de l'observabilité de la relation discours/contre-discours dans la matérialité langagière nous semble devoir figurer à l'agenda d'une approche discursive. Compte tenu de la grande diversité des formats dans lesquels l'argumentation peut se développer - de l'écrit monogéré à l'oral polygéré en passant par des formats « mixtes » comme les forums de discussion en ligne -, sur quel(s) plan(s) cette relation peut-elle au juste être observée par l'analyste du discours ? Il ne s'agit bien sûr pas de prétendre ici traiter cette question dans toute son ampleur, mais d'apporter quelques éléments de clarification méthodologique concernant l'analyse du positionnement.
- 29 Selon nous, la relation discours/contre-discours peut fondamentalement être observée sur deux plans à la fois distincts et complémentaires¹⁰.

- 30 (a) Le discours et le contre-discours peuvent être saisis en tant qu'ils sont effectivement pris en charge par des locuteurs distincts. Dans cette optique, leur relation est appréhendée sur un plan que l'on peut qualifier d'« interactionnel ». Par ce terme, nous désignons d'abord les cas de « discours dialogué oral » (selon l'expression de Kerbrat-Orecchioni 1998 : 55), qui se caractérisent par une alternance de locuteurs et par le fait que ceux-ci partagent un même « fil temporel »¹¹ : un locuteur L2 est ainsi à même de répondre en temps réel au discours tenu par un locuteur L1 en lui opposant un contre-discours. Les données langagières relevant, à un titre ou à un autre, du « discours dialogué oral » - on pense notamment au genre du débat politique médiatisé - fournissent, selon Plantin, des « (sous-)corpus argumentatifs immédiats qui sont bien construits » (2012 : 92, nous traduisons) : l'avantage est que le discours et le contre-discours sont tenus par des locuteurs distincts en co-présence (la « recherche » du contre-discours n'a donc pas à outrepasser le cadre spatio-temporel délimité de l'interaction). Toutefois - et c'est un point essentiel - la saisie « interactionnelle » de la relation discours/contre-discours ne se limite pas à de tels contextes dialogaux, où l'interaction est polygérée de manière synchrone. Une étude interactionnelle du positionnement doit également s'intéresser aux nombreux cas où l'on peut déceler une relation de type discours/contre-discours entre deux discours tenus par des locuteurs distincts, mais ne partageant cette fois pas le même fil temporel. On pense par exemple ici à des fonctionnements bien attestés du discours politique contemporain dans les médias : un responsable politique L1 prend position sur une question (dans un genre quelconque : allocution, conférence de presse, entretien, blog...) et, dans les heures, les jours ou les semaines qui suivent, d'autres locuteurs (L2, L3...) réagissent, soit en s'affiliant à L1 pour former une coalition autour du discours proposé, soit en s'opposant à L1 pour élaborer un contre-discours. Plantin souligne régulièrement qu'un discours monologal isolé constitue, en regard de sa conception de l'argumentation, une « donnée incomplète » (2012 : 92, nous traduisons ; voir aussi 2005 : 73) et qu'il faut favoriser l'étude d'ensembles plus larges de textes construisant des positions différentes en réponse à une même « question argumentative ». Sur le principe, une telle recommandation méthodologique nous semble juste : l'argumentation à propos d'une question donnée se comprend d'autant mieux que l'on fait l'effort d'analyser conjointement au moins deux positions qui s'affrontent et se mesurent l'une à l'autre autour de cette question. Il reste toutefois à préciser comment cette recommandation peut se traduire dans la pratique de l'analyse. Quels sont les principes susceptibles de régir la construction de corpus argumentatifs réunissant des discours « à distance » les uns des autres, mais dont on fait l'hypothèse qu'ils sont lisibles en termes d'une relation discours/contre-discours ? La réponse à cette question reste, dans l'état actuel des recherches, largement ouverte. Elle implique de mieux expliciter comment, sur le plan méthodologique, on délimite des corpus hétérogènes du point de vue générique et échelonnés sur une durée potentiellement longue, et comment l'on s'assure de leur cohérence interne.
- 31 (b) La relation entre le discours et le contre-discours peut être saisie sur un second plan, celui de la représentation du discours autre¹². Dans une telle optique, le discours et le contre-discours ne sont cette fois pas envisagés en tant qu'ils sont effectivement pris en charge par des locuteurs distincts. On s'intéresse aux formes, nombreuses et hétérogènes, qui permettent à un locuteur L1 d'inscrire au sein même du discours qu'il énonce un autre discours, présenté comme non identique au sien relativement à une question argumentative. On voit ici que la notion de « contre-discours » n'a pas le

même sens que précédemment : il faudrait, en toute logique, parler du contre-discours tel que représenté par un discours. On peut avoir tendance à réserver les outils d'analyse de la représentation du discours autre à l'étude de données relevant de contextes monologiques, caractérisés par une relation *in absentia* entre le discours et le contre-discours, dans la mesure où il n'y a pas de locuteur L2 tenant effectivement le contre-discours et partageant avec L1 un même « fil temporel ». En revanche, ces outils tendent parfois à être quelque peu délaissés lorsqu'on en vient à des données dialogales. L'idée sous-jacente est peut-être que, dans ce dernier cas, le contre-discours de L2 est effectivement tenu, co-présent au discours de L1, et qu'il est donc moins important de l'analyser au second degré, à travers la représentation qu'en donne le discours de L1. L'analyse de la représentation du discours autre nous paraît cependant essentielle dans les deux cas de figure : la présence effective et tangible d'un discours autre n'empêche bien sûr pas les locuteurs de le représenter au sein de leur propre discours lors de la construction de leur position.

Conclusion

- 32 Le but de cet article était de participer au débat qui, au sein des approches discursives de l'argumentation, concerne la manière de définir celle-ci, ainsi que les conditions selon lesquelles elle est observable dans la matérialité du langage. L'enjeu était, d'une part, de reprendre la question pragmatique des visées qui sont susceptibles de caractériser l'argumentation en tant que « pratique du langage en contexte » et, d'autre part, de s'interroger sur les corrélats langagiers de ces visées. Notre position part, on l'a vu, d'une critique de l'idée très répandue selon laquelle la visée de l'argumentation consiste fondamentalement à produire chez l'allocutaire un changement d'attitude par rapport à un point de vue. Bien que très souvent pertinente pour décrire certains usages de l'argumentation dans le cadre de genres discursifs spécifiques, elle ne permet selon nous pas d'aboutir à une définition générale de l'argumentation (sauf à lui faire perdre de son tranchant). Ce qui nous paraît minimalement circonscrire le registre argumentatif, c'est une visée de justification d'un point de vue, et une visée de positionnement de ce dernier par rapport à un autre point de vue (ou par rapport à d'autres raisons justifiant le même point de vue). Avec ces deux visées, on tente d'élaborer une notion d'« argumentation » sous laquelle il soit possible de subsumer de façon simple, explicite et rigoureuse un grand nombre d'usages qui – dans le foisonnement empirique des discours – semblent, à divers titres, être argumentatifs.
- 33 Ce travail passe par une réflexion renouvelée sur les corrélats langagiers de ces visées identifiées sur le plan pragmatique : nous avons, à ce sujet, proposé quelques réflexions sur la description linguistique de l'étayage, d'une part, et sur celle de la relation entre le discours et son contre-discours, d'autre part. Tenant un tel propos, nous sommes conscient de nous exposer à la critique de favoriser une approche excessivement réductrice et de méconnaître l'immense variété de réalisations empiriques de l'argumentation en fonction des genres discursifs où elle trouve à se développer. Cependant, selon nous, prendre au sérieux la question de l'observabilité des phénomènes dans la matérialité langagière – point central de toute approche linguistique, fût-elle discursive – implique que l'on travaille sur une définition qui saisisse ce que l'argumentation a de minimalement spécifique en tant que mode d'organisation du discours. On espère par là pouvoir mieux « isoler » l'argumentation

dans le continu de la discursivité et mieux en envisager les multiples actualisations selon les genres discursifs concernés. Si le présent article a permis de contribuer, même modestement, à cette entreprise globale, ses objectifs auront été largement dépassés.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Jean-Michel. 1996. « L'argumentation dans le dialogue », *Langue française* 112, 31-49
- Adam, Jean-Michel. 2004. « Une approche textuelle de l'argumentation », Doury, Marianne & Sophie Moirand (éds). *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*, (Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle), 77-102
- Adam, Jean-Michel. 2011. *Les textes : types et prototypes* (Paris : Colin)
- Amossy, Ruth. 2010. *L'argumentation dans le discours* (Paris : Colin)
- Amossy, Ruth. 2011. « Des sciences du langage aux sciences sociales : l'argumentation dans le discours », *A Contrario* 16, « L'argumentation au carrefour des disciplines : sciences du langage et sciences sociales »[en ligne], <http://www.cairn.info/revue-a-contrario-2011-2.htm#fiche>
- Angenot, Marc. 2008. *Dialogue de sourds. Traité de rhétorique antilogique* (Paris : Mille et Une Nuits)
- Atayan, Varham. 2009. « Fonctions argumentatives secondaires dans l'argumentation textuelle », Atayan, Varham & Daniela Pirazzini (éds). *Argumentation : théorie - langue - discours* (Frankfurt:Lang), 93-110
- Authier-Revuz, Jacqueline. 2004. « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », Lopez Munoz, Juan Manuel & al. (éds). *Le discours rapporté dans tous ses états* (Paris : L'Harmattan), 35-53
- Blair, J. Anthony. 2004. « Argument and its Uses », *Informal Logic* 24/2, 137-151
- Bres, Jacques & Aleksandra Nowakowska. 2006. « Dialogisme : du principe à la matérialité discursive », Perrin, Laurent (éd.). *Le sens et ses voix* (Metz : Recherches linguistiques), 21-48
- Doury, Marianne. 2003. « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires. Le cas de l'accusation d'amalgame », *Langage et Société* 105, 9-37
- Doury, Marianne. 2004. « La position du chercheur en argumentation », *Semen* 17, 149-163.
- Doury, Marianne. 2012. « Preaching to the Converted. Why Argue When Everyone Agrees? », *Argumentation* 26/1, « Special Issue: Persuasion and Argumentation », 99-114
- Ducrot, Oswald. 2004. « Argumentation rhétorique et argumentation linguistique », Doury, Marianne & Sophie Moirand (éds). *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation* (Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle), 17-35
- Ducrot, Oswald et Jean-Claude Anscombre. 1983. *L'argumentation dans la langue* (Bruxelles : Mardaga)
- Ducrot, Oswald & Jean-Marie Schaeffer. 1995. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Paris : Seuil)

- Dufour, Michel. 2008. *Argumenter. Cours de logique informelle* (Paris : Colin)
- Govier, Trudy. 1996. *A Practical Study of Argument* (Belmont: Wadsworth)
- Grize, Jean-Blaise. 1982. *De la logique à l'argumentation* (Genève : Droz)
- Grize, Jean-Blaise. 1990. *Logique et langage* (Paris : Ophrys)
- Grize, Jean-Blaise. 1996. *Logique naturelle et communications* (Paris : PUF)
- Jacquin, Jérôme & Raphaël Micheli. 2012. « Entre texte et interaction : propositions méthodologiques pour une approche discursive de l'argumentation en sciences du langage », Neveu Frank (éd.), *Actes du 3ème Congrès mondial de linguistique française*, [en ligne], <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100128>
- Johnson, Ralph. 2000. *Manifest Rationality. A Pragmatic Theory of Argument* (Mahwah : Erlbaum)
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1998. « La notion d'interaction en linguistique : origine, apports, bilan », *Langue française* 117, 51-67
- Micheli, Raphaël. 2009. « La construction de l'objet dans quelques approches discursives et interactionnelles de l'argumentation : une perspective métathéorique », Atayan, Vahram & Daniela Pirazzini (éds.). *Argumentation : théorie – langue – discours* (Frankfurt : Lang), 19-30
- Micheli, Raphaël (éd). 2011. *A Contrario* 16, « L'argumentation au carrefour des disciplines : sciences du langage et sciences sociales », [en ligne], <http://www.cairn.info/revue-a-contrario-2011-2.htm#fiche>
- Micheli, Raphaël. 2012. « Arguing without Seeking to Persuade? Elements for a Non Persuasive Conception of Argumentation », *Argumentation* 26/1, « Special Issue: Persuasion and Argumentation », 115-126
- O'Keefe, Daniel J. 2012. « Conviction, Persuasion, and Argumentation: Untangling the Ends and Means of Influence », *Argumentation* 26/1, « Special Issue: Persuasion and Argumentation », 19-32
- Perelman, Chaïm & Lucie Olbrechts-Tyteca. 2000 [1958]. *Traité de l'argumentation* (Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles)
- Plantin, Christian. 1990. *Essais sur l'argumentation* (Paris : Kimé)
- Plantin, Christian. 1996a. *L'argumentation* (Paris : Seuil)
- Plantin, Christian. 1996b. « Le trilogie argumentatif. Présentation de modèle, analyse de cas », *Langue française* 112, 9-30
- Plantin, Christian. 2005. *L'argumentation* (Paris : PUF)
- Plantin, Christian. 2012. « Persuasion or Alignment? », *Argumentation* 26/1, « Special Issue: Persuasion and Argumentation », 83-97
- Snoeck Henkemans, Francisca. 2003. « Complex Argumentation in a Critical Discussion », *Argumentation* 17/4, 405-419
- Toulmin, Stephen. 1958. *The Uses of Argument* (Cambridge: CUP)
- Van Eemeren, Frans. 2003. « A Glance Behind the Scenes: the State of the Art in the Study of Argumentation », *Studies in Communication Sciences* 3/1, 1-23
- Van Eemeren, Frans & Rob Grootendorst. 2004. *A Systematic Theory of Argumentation. The Pragmatic-Dialectical Approach* (Cambridge : CUP)

NOTES

1. Notre propos porte en effet prioritairement sur cet espace, ce qui se traduit dans le choix des travaux avec lesquels nous engageons un dialogue critique approfondi. Cela ne nous empêchera toutefois pas, comme on le verra, d'intégrer à la réflexion des recherches non francophones qui ne s'inscrivent pas directement dans le champ des sciences du langage (on pense ici principalement à la logique informelle et à la pragma-dialectique – deux courants très productifs dans la recherche anglophone sur l'argumentation).
2. On reconnaît bien sûr ici la distinction, pertinente dans l'espace francophone des sciences du langage, entre les approches situant l'argumentation « dans le discours » et celles situant l'argumentation « dans la langue ». Voir, pour deux points de vue opposés sur cette distinction, Amossy 2011 : 10-12 et Ducrot 2004.
3. Voir Micheli 2009, 2012, ainsi que Jacquin et Micheli 2012.
4. Nous n'entrons donc pas ici dans l'examen du couple « convaincre/persuader », qui n'est pas directement utile à notre propos (voir, pour une synthèse actuelle, O'Keefe 2011), et nous utilisons désormais l'expression « visée persuasive » comme terme couvrant.
5. Dans une contribution récente, Marianne Doury (2012) analyse de façon pénétrante l'une de ces situations de consensus afin de faire ressortir les limites d'une définition de l'argumentation basée uniquement sur la visée persuasive.
6. Nous utilisons ici une analogie pour mieux illustrer notre propos, en imaginant un filtre à travers lequel on « passe » différents discours : le filtre devrait, s'il fonctionne bien, laisser passer les discours qui relèvent de l'argumentation et retenir ceux qui n'en relèvent pas.
7. On retrouve ici l'influence de la célèbre définition de Perelman et Olbrechts-Tyteca, pour qui l'argumentation ne vise pas exclusivement à « provoquer l'adhésion [à une thèse] », mais peut aussi simplement rechercher à « accroître » celle-ci (2000 [1958] : 5).
8. Cette position, qui tend à identifier l'activité argumentative avec l'activité discursive en général, est très inspirée des importants travaux du philosophe et logicien suisse Jean-Blaise Grize, fondateur de la « logique naturelle ». Grize définit l'argumentation comme une schématisation, c'est-à-dire « l'élaboration, par le moyen de la langue, d'un micro-univers que A présente à B dans l'intention d'obtenir un certain effet sur lui » (1982 : 188). L'argumentation est ainsi abordée d'un point de vue « large », comme « une démarche qui vise à intervenir sur l'opinion, l'attitude, voire le comportement de quelqu'un. Encore faut-il préciser que ces moyens sont ceux du discours » (1990 : 40).
9. De nombreux genres où l'argumentation se déploie peuvent être décrits de façon similaire : on mentionnera la lettre d'acceptation ou de refus d'un candidat à un poste, où il ne s'agit pas de persuader le candidat, mais bien de justifier publiquement une décision en montrant qu'elle peut être étayée sur la base de critères relatifs à l'embauche dans le domaine professionnel concerné.
10. Nous reprenons ici une hypothèse développée plus longuement dans Jacquin et Micheli 2012.
11. Nous empruntons cette expression à Bres et Nowakowska (2006).
12. Nous nous limitons ici volontairement aux cas où le discours autre fait l'objet, à l'intérieur du discours en train de se faire, d'un « tracé de frontière » (Authier-Revuz 2004 : 53) : l'analyse argumentative du positionnement gagnerait toutefois certainement à intégrer, outre les phénomènes ayant trait à l'hétérogénéité énonciative représentée, ceux ayant trait aux formes non marquées du dialogisme.

RÉSUMÉS

Le présent article a pour objectif de contribuer au débat théorique et méthodologique portant sur la définition qu'il convient d'octroyer à la notion d'« argumentation » et sur les conditions qui président à l'observabilité des processus argumentatifs dans les discours. On tente de montrer comment une approche discursive peut traiter deux problèmes souvent débattus dans le champ des études argumentatives. (1) Peut-on, sur le plan pragmatique, identifier une (ou plusieurs) visée(s) permettant de saisir ce que l'argumentation, en tant que « fait de discours », a de spécifique par rapport à d'autres faits de discours ? (2) Peut-on corrélater les visées identifiées sur le plan pragmatique avec des formes relativement stables qui assurent le caractère « reconnaissable » de l'argumentation dans la matérialité langagière ? C'est ainsi la double question des visées de l'argumentation et de leurs corrélats langagiers qui est au centre du propos : l'enjeu est de formuler une série de propositions méthodologiques, en discutant quelques contributions récentes qui ont marqué l'approche discursive de l'argumentation dans l'espace francophone.

This paper aims at contributing to the theoretical and methodological debate bearing on the definition of "argumentation" and the observation of argumentative processes in linguistic data. It shows how a discursive approach can deal with two issues that are often discussed in the field of argumentation studies. (1) On a pragmatic level, is it possible to identify one (or several) aim(s) allowing to understand what is specific to the verbal activity of argumentation, as opposed to other verbal activities? (2) Is it possible to correlate such pragmatic aims with forms, so as to account for argumentation in the materiality of language? The paper thus deals both with the aims of argumentation, and with their linguistic correlates: its objective is to put forward a series of methodological propositions, and to discuss a few recent contributions that had an impact on the discursive approach to argumentation as developed in francophone research.

INDEX

Mots-clés : analyse du discours, argumentation, corrélats langagiers, méthodologie, visées

Keywords : aims, argumentation, discourse analysis, linguistic correlates, methodology

AUTEUR

RAPHAËL MICHELI

Université de Lausanne